

Le renseignement, miroir d'une civilisation
Percy Kemp
(conférence à Sciences Po, Paris, 24 mars 2014)

Il y a de cela un an et quelque j'avais parlé en ce lieu des services de renseignement comme miroirs d'une société. Aujourd'hui j'aimerais aborder avec vous un sujet un peu plus spéculatif, à savoir le renseignement entendu comme miroir de notre civilisation.

Que peuvent donc nous apprendre nos techniques de renseignement sur notre civilisation et son devenir ? Pour tenter de répondre à cette question, je procéderai par analogie à partir de l'étymologie de deux termes omniprésents dès lors qu'on évoque le sujet. Je veux parler de « cyber », et de « drone ».

Cyber, comme dans cyber-sécurité et cyber-renseignement, nous vient de cybernétique, du grec *kubernêtikê* qui signifie l'art de gouverner. En 1948 Norbert Wiener avait défini la cybernétique comme étant l'étude du contrôle et de la communication dans les machines comme chez les êtres vivants. C'est une science des systèmes complexes. Elle s'intéresse moins aux composantes qu'à leurs interactions. Ce qu'elle prend en compte en premier ce n'est pas la l'essence ou l'identité des différentes composantes mais leur comportement global et leur pertinence à l'ensemble.

On retrouve là la pensée systémique qui caractérise notre civilisation postindustrielle fondée sur l'informatique, où est surtout vrai, non ce qui peut être prouvé, mais ce qui est pertinent (**Exemple : si je surveille mon poids, que m'importe que ma balance soit faussée ou non, qu'elle dise vrai ou non, donc, tant qu'elle me donne jour après jour le même poids de référence**).

Est aussi vrai ce qui fonctionne et remplit son rôle indépendamment de son intentionnalité. (**Exemple : Bradley Manning : le juge a refusé l'argument de la défense, comme quoi Manning n'avait pas l'intention de nuire à la nation**)

Fille de la pensée systémique, la cybernétique modélise la relation entre éléments d'un système donné à travers l'étude de leurs interactions et instaure des stimuli automatisés de réponses d'où l'individualité et la subjectivité des éléments observés sont obérées au profit des relations

qu'ils établissent entre eux du fait de leur fonctionnement et de leur comportement. **(Exemple : Achille Talon et son contrôle fiscal)**

C'est ce glissement, d'une pensée scientifique fondée sur la recherche de la vérité par la preuve objective, vers une pensée systémique fondée sur la recherche de la pertinence, qui aura permis que, dans le renseignement, nous soyons passés du concept d'ennemi à celui de menace **(ce que, dans mon *Prince*, j'avais appelé « l'événement »)**.

Menace, donc, plutôt qu'inimitié. Bien que ces notions aient toujours coexisté, à une période donnée il en fut toujours une qui domina : la notion d'ennemi juré (*inimicus*) dans la société féodale, avec sa pensée formelle et sa culture d'exclusion ; celle d'ennemi politique (ou de rival, *hostis*) dans la société industrielle, avec sa pensée dialectique prenant en compte le changement ; et celle de menace dans notre société numérique, avec sa pensée systémique et sa culture de neutralisation, voire d'éradication.

Ce qui explique pourquoi les Grandes Oreilles des grandes nations passent leur temps non à épier quelqu'un en particulier (un individu nommé, fiché), mais à écouter et à observer *urbi et orbi*, en vision et écoute périphériques si je puis dire, leur attention n'étant point retenue par un facies particulier, une voix connue ou un nom suspect, mais par un comportement hors norme cadrant avec un modèle préétabli d'alerte. **(Exemple : les caméras en circuit fermé qui détectent les comportements hors norme : quelqu'un qui court quand tout le monde se promène, ou inversement quelqu'un qui flâne quand tout le monde se presse)**

Il y a donc basculement, et il porte sur l'intégrité physique de l'individu--mais uniquement au sens de son indivisibilité—ainsi que sur sa spécificité. **(Exemple : Ainsi, Anna Bravo, dans mon roman *Le Vrai Cul du Diable*. Pas elle mais son corps agissant. C'est ça la transparence)**

Le basculement porte de même sur la centralité de l'individu dans l'ordre des choses. La Renaissance, on le sait, avait déplacé Dieu du centre de l'univers pour placer l'individu à Sa place. Et voilà qu'avec la cybernétique c'est l'individu qui se voit déplacé, au profit cette fois du système.

Un vieux proverbe dit : Les cimetières sont remplis de gens qui se croyaient indispensables. Et il est vrai que, très longtemps, nous avons été indispensables. Mais nous avons en même temps été irremplaçables, ne serait-ce que par notre individualité et notre spécificité. Or la prééminence du système est telle, aujourd'hui, que les éléments que nous sommes devenus à la fois indispensables par notre fonction dans le système, et remplaçables par le déni qu'il fait de notre individualité et spécificité. **(Exemple : l'algorithme d'Amazon qui annonce au téléclient la sortie prochaine du « nouveau » livre de Thucydide)**

Du mot « cyber » j'aimerais à présent passer à celui de « drone ». Ce mot, qui nous vient de l'anglais, signifie faux-bourdon, à savoir l'abeille mâle. Les faux-bourdons n'étant pas productifs, leur fonction se limitant strictement à la fécondation des jeunes reines, leur nombre dépasse très rarement les 5% de l'ensemble.

Mais ce qui est plus intéressant pour nous c'est ce qu'un jeune prêtre silésien du nom de Johannes Dzierzon découvrit en 1835. Il démontra que la reine des abeilles donnait naissance aux mâles--aux faux-bourdons donc, aux drones--par parthénogenèse gamophasique c'est-à-dire à partir d'un ovule non fécondé. Le patrimoine génétique du faux-bourdon ne provenant que de l'ovule de la reine, il n'a que 16 chromosomes, au lieu des 16 paires de chromosomes des ouvrières. A ce titre, il est dit « **haploïde** ».

On ne peut qu'être frappé par la ressemblance entre le faux-bourdon et l'outil de guerre ou de renseignement auquel il aura donné son nom. Car, tout comme le faux-bourdon se contente de féconder les reines sans jamais entrer en rapport réel avec le monde extérieur à la ruche, de même le drone d'observation se contente-t-il de féconder l'appareil d'Etat qu'il sert, sans jamais entrer en relation directe avec le monde extérieur. Monde qu'il parcourt comme pur espace, et non comme territoire, toute sa nouveauté et toute sa diversité le laissant évidemment froid.

Le drone, il est vrai, ne désobéit pas. Contrairement aux sources humaines, il ne dit jamais non **(Exemple : les gens préfèrent le chocolat au sexe, selon un ami, parce que le chocolat ne dit jamais non)**. Le drone ne trahit pas plus. Mais c'est uniquement parce qu'il n'établit jamais de rapport étroit avec autrui. Contrairement aux guerriers de l'ombre de la Guerre froide, il ne fait jamais défection. Il ne passe pas

dans l'autre camp. Encore moins fait-il comme Snowden. Mais c'est uniquement parce qu'on ne peut ni le séduire ni le convaincre.

Il en est ainsi parce que, contrairement à d'autres outils de renseignement comme l'avion de reconnaissance, ou le « plombier » qui doit entrer par effraction pour poser son micro et, plus encore, contrairement au tandem source-officier traitant, le drone n'a que les chromosomes d'un seul parent : ceux de l'appareil d'Etat à qui il doit d'exister.

Il est vrai que pour l'instant le téléopérateur qui, à partir d'une base aux Etats-Unis, pilote un drone cerclant au-dessus du Waziristan, peut être considéré comme son deuxième parent. Mais comme le note Grégoire Chamayou dans son excellent ouvrage sur le sujet intitulé *Théorie du drone*, le passage à l'automatisme intégral est inscrit dans le devenir nécessaire du dispositif dronien, tout pas vers la téléprésence étant, comme Marvin Minsky l'avait fait remarquer dès 1980, un pas vers les robots.

Autant dire que bientôt notre civilisation aura développé des drones entièrement automatisés qui n'auront plus besoin de télépilotes. Idem pour les systèmes d'interception des télécommunications, qui pourront faire l'impasse sur le facteur humain, et évidemment faire l'économie d'un Philby, d'un Penkowski ou d'un Snowden.

Du fait de ces systèmes haploïdes de renseignement, la relation symbiotique qui existait jusque-là entre l'appareil d'Etat et le corps des citoyens—avec leur corps au sens premier du terme—se trouve rompue, libérant du coup l'appareil d'Etat des contraintes que lui avait imposées son ancien partenaire dans le couple.

Si, des millénaires durant, des hommes avaient été impliqués dans les opérations de renseignement au même titre qu'un bœuf ne l'est dans le steak (qu'on pense à Richard Sorge ou à Elie Cohen, qui auront payé cela de leur vie), bientôt ils s'y retrouveront tout au plus concernés comme une poule l'est, sans risque aucun pour elle, par l'œuf qu'elle pond.

Or, qu'annonce la multiplication des drones et autres moyens purement technologiques de renseignement au détriment des agents secrets et des sources humaines sur le terrain ? Pour tenter de répondre à cette question, je reviens à mon analogie de la ruche.

Dans la ruche, disais-je, le nombre de faux-bourçons dépasse rarement les 5%. Il y a néanmoins deux exceptions à cette règle. Si la reine est trop vieille, sa spermathèque étant presque épuisée, elle n'arrivera plus à féconder ses ovules qui, à défaut d'ouvrières, ne donneront plus que des faux-bourçons. Il peut de même arriver qu'une reine vierge n'arrive pas à s'accoupler dans les délais. Elle pondra alors des œufs non fécondés, lesquels ne donneront que des faux-bourçons. Dans les deux cas le nombre de faux-bourçons augmentera de manière disproportionnée par rapport à la population d'ouvrières. On dira alors de cette ruche qu'elle est « bourdonneuse » : une ruche stérile et improductive.

Alors, ponte de drones par un Exécutif sénile et à court de semence vitale, ou ponte de drones par un jeune Exécutif pressé par des échéances électorales rapprochées et décidant d'opérations de renseignement dans l'urgence sans consultation aucune avec la nation, toujours est-il que la prolifération des drones et autres moyens techniques de renseignement suggère que notre civilisation serait atteinte de ce que l'on pourrait appeler « **le syndrome de la ruche bourdonneuse** ».

Ce qui frappe de nos jours dans les opérations d'espionnage c'est en effet leur stérilité. Dans leur majorité elles relèvent moins du renseignement stratégique que du travail de police. Préparant, appuyant et justifiant des opérations soit préventives soit punitives, elles ont moins pour but d'appréhender le changement que d'empêcher tout changement à l'ordre établi, qui ne serait pas contrôlé ou escompté.

La victoire du télérenseignement sur le renseignement de contact suggère en outre que notre civilisation, grande dévoreuse d'espace, a bien du mal à digérer le territoire, avec tous ses aspérités et impuretés. Elle se contente donc de le survoler, exerçant sur les êtres qui l'habitent un droit surveillance, suivi d'un droit de vie et de mort, donc, mais sans jamais les gérer. **(Les manipuler, si vous préférez (Exemple : manipulation, *handling* en anglais, qui veut dire toucher de la main, pétrir).** Encore moins, donc, à se les gagner.

On passe alors de la géopolitique à la spatiopolitique. **(Exemple : blocus)** . C'est là une politique qui n'est plus centrée sur gé, la terre, mais sur l'espace organisé en cases, sur lesquelles cases ce n'est plus un jeu d'échecs qui se joue, mais un jeu de dames : un jeu dont les pièces sont indifférenciées.

C'est sans doute dans ce sens-là qu'on pourrait dire que le monde serait aujourd'hui monopolaire,

Certes, dans la mesure où, même si elle perd sa centralité, la terre n'en continue pas moins d'exister, spatiopolitique et géopolitique continuent de coexister, ce qui explique que nous avons parfois l'impression que le monde de l'après-guerre froide n'est pas tant monopolaire et dominé par les EU, que multipolaire (Syrie, Iran, Ukraine, Tibet).

Mais en fait, ce n'est pas sur un même plan que ça se joue. Et les EU, qui peinent depuis la chute du Mur à établir une pax americana et un monde géopolitiquement monopolaire, n'en auront pas moins réussi, grâce à leurs moyens technologiques et financiers, à créer un monde spatiopolitiquement monopolaire. **Achille Talon-Lefuneste.**

Disposant de bien moins de moyens technologiques et financiers que les EU (je rappelle que budget défense US = celui de la totalité des autres pays de la planète), les nations qui voudront jouer le jeu de la spatiopolitique et développer des outils de renseignement haploïdes devront, soit se couler dans le dispositif américain (France, RU, Allemagne), soit accepter de demeurer en position de faiblesse par rapport aux EU (Chine, Russie). Dans les deux cas, ils seront dominés par les EU.

L'unique alternative pour eux serait d'essayer de réintroduire le jeu des échecs là où on ne joue plus qu'aux dames. De redonner en d'autres termes aux différentes pièces du jeu leur spécificité. Dans le domaine du renseignement, cela passe par la substitution, au renseignement purement objectivant, aujourd'hui dominant, d'un renseignement que je qualifierais de relationnel.

Ayant néanmoins déjà bien trop abusé de votre temps, je laisserai à une autre fois la question de savoir en quoi ce renseignement relationnel pourrait consister.

Merci de votre attention.

Lectures conseillées (et aucun de mes livres) : Georges Bataille, *La Souveraineté* ; Pierre Boule, *Les Jeux de l'esprit* ; Grégoire Chamayou, *Théorie du drone* ; Aldous Huxley, *La Fin et les moyens* ; Frigyes Karinthy, « Parabole sur la mort » in *Le Cirque* ; Paul Virilio, *Vitesse et politique*.